



CONNAISSEZ-VOUS... ?

Jean-Jacques Roudière, capteur de lumière

Bénaix. Nous allons à Bénaix. Au centre de Lavelanet prendre la direction de Bélestia et tout de suite à droite, un virage très fermé à négocier large pour gravir la côte. Passée cette difficulté, c'est la plongée dans le silence et la verdure. La route sinueuse traverse prés et bosquets. Le nom du village chante dans ma tête et devient «bonnes eaux». Nous sommes au pays des bonnes eaux à la recherche du lieu-dit «Barberousse». Un dernier ruban de chemin de terre mène à un chalet de bois qui, pratiquement sans murs, prend la lumière de toutes parts par de vastes vitrages : facile aujourd'hui sous le grand ciel bleu qui coiffe une combe verdoyante dominée par le Fourcat enneigé. Dans le pré, un grand gaillard est occupé. En attendant, je me laisse prendre par l'odeur inimitable du bois sec mêlée à celle d'herbe coupée étalée au soleil. Sous le hangar voisin, s'empilent des planches, des outils pour les travailler ; un canoë, la quille en l'air, parle d'échouage ou de prochain départ. Mon hôte arrive lentement ; je dois lever la tête pour rencontrer un regard clair et direct ; à une oreille, je remarque un petit anneau d'argent (compagnon ? marin ? mode ?). Il me présente tout de suite son oeuvre : sa maison. On n'en voit pratiquement que les ouvertures étayées de murs recouverts de bardeaux. La por-



te franche, même impression d'espace de clarté puisque toute la façade est en verre. Dans la véranda qui fait fonction de serre, un grand hamac parle des îles, de farniente alors que la vaste cheminée qui lui fait face évoque neige et frimas. Quelques pas dans l'unique salle livrent une bonne part de la personnalité de l'occupant : c'est un petit jeu passionnant.

Nous nous installons autour d'une lourde table sur de rudes sièges de bois : mon hôte ne s'assied pas : il monte sur sa chaise et s'installe en un confortable «lotus». Le portrait se précise sur un fond de bibliothèque qui sert de cloison au coin cuisine.

Jean-Jacques Roudière a 42 ans. Il est le fils d'Augustin qui, avec son frère aîné André, a dirigé les usines de textile de Lavelanet. C'est là qu'il est né, a grandi, à l'ombre du château de Montségur dont l'histoire l'a marqué pour toujours. Les études, dans les collèges du coin, n'ont pas été son fort ; il s'en évade au plus tôt.

Son père, qui avait rêvé d'être prof de gym, accepte que son fils donne libre cours à son énergie débordante. Après un séjour studieux et enrichissant dans une école de photo toulousaine qui lui donne les bases de son métier, il ressent très fort l'appel de la mer. Il sera marin pendant 5 ans. Le petit moussaillon qui «pistait» tous les bateaux en partance est devenu skipper de voilier. Dans ce milieu, il rencontre ses premiers vrais maîtres, Moitessier, Tabarly dont l'empreinte silencieuse l'habite encore. Son lieu de vie se nomme Atlantique. Chaque départ vers le large l'émeut mais le libère de la pesanteur de la Terre. A l'occasion des expériences offertes par l'océan, les îles, les hommes, il se construit, apprend ses possibles et ses limites, touche parfois les extrêmes mais s'en tire grâce à une insolente santé. Le port d'attache reste Lavelanet où il pourra réaliser son métier de base : photographe. Il collabore, par le texte et l'image, entre autres à la revue «Partir», travaille à la société Alpa axée sur les films de glisse (montagne et mer) créée à Laroque d'Olmes par Albert Pascual et Patrick Valançan, skieur de l'impossible. Il troque son appareil photo contre une caméra pour joindre le son à l'image. Il participe au tournage des «40es rugissants».

A cette époque de sa vie, il se sent comme un bateau toutes voiles déployées au



vent arrière, accepte toutes les confrontations y compris celle de la mort.

Il a un compte à régler avec elle depuis le décès de sa mère qui l'a plongé dans un abîme de questions auxquelles les actions importantes de sa vie essaient d'apporter une réponse. Il a découvert l'essence très masculine de son être, celle du guerrier appelé à se battre, s'endurcir mais pour protéger, nourrir, servir, devenir guerrier de lumière et non de mort.

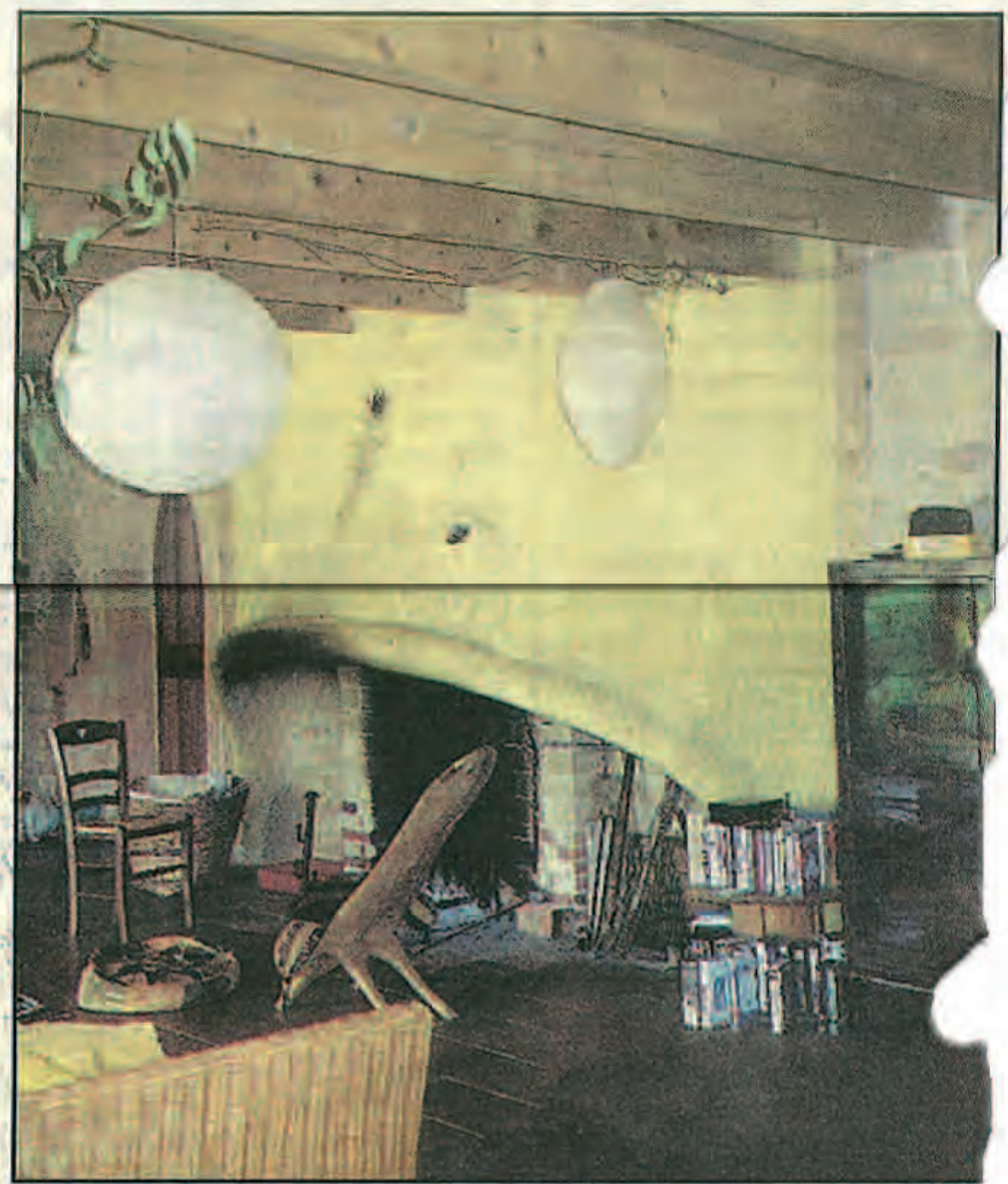
Toujours lié à sa caméra, il participe en 1986 au tournage de «Je veux le soleil debout», histoire d'un handicapé. La vie va lui offrir une autre aventure très forte. Il s'est posé pour un temps dans la jungle de Malaisie dans une tribu assez secrète de Pygmées.

Il doit, pour gagner la confiance et l'amitié de ce peuple Batek, renoncer à tout ce qu'il a été pour devenir ce qu'ils sont : un peuple des premiers temps avec les vraies valeurs de survie, de connaissances élémentaires axées sur l'instinct de conservation, la peur : une peur non pas paralysante mais vitale, comme une soeur qu'on doit écouter parce qu'elle se transforme alors en guide, en écoute profonde. Elle permet par exemple à un petit Batek de 13 ans d'être autonome, capable de survivre dans la jungle avec sa sarbacane et ses flèches empoisonnées. Il a réalisé de ce séjour de merveilleux clichés dont quelques-uns ont paru dans un très bel album : «les voix de l'oubli» chroniques des civilisations en danger de Patrick Bernard, avec une préface d'Y. Coppens paru

chez Anako.

Après des semaines d'humble approche, il est «admis» chez les Batek, apprend leur langage, est instruit de leurs rites et finit par être adopté par celui qu'il considère comme un père initiateur.

Maintenant, il a sa maison. Les objets et souvenirs témoins de son cheminement y sont présents. Ils parlent autant de spiritualité que de voyages. Une niche dans le mur où brûle une veilleuse à huile fait le point de son évolution : elle abrite les photos du Dalaï Lama, de Mère Mura, du lama Guendun (créateur du 1er centre tibétain en Dordogne) et une statuette amérindienne. Sa mémoire et son cœur ont suffisamment engrangé pour permettre le partage, le don. Articles et photos paraissent



parfois dans la revue «Terre du ciel». Il ne met plus sa caméra au service de l'exploit : ça ne cadre plus avec son idéal. Il l'a compris en filmant Catherine Destivert dans les somptueuses falaises des Dogons. Son métier de cameraman l'a conduit plus loin dans sa quête de lumière.

En fondant sa société audiovisuelle «Présence, Image et Son» à Bénaix, il va essayer de la capter au cœur des hommes phares de notre temps. Une autre aventure commence. (A suivre)

JOSETTE LAFFONT

